

*Jean Marie ANDRE*

« Quand il levait les yeux de ses papiers, ou mieux, quand il, reposait sa tête sur le bord du haut et dur dossier de son siège, il la voyait distinctement, dans chacun de ses détails, dans le moindre trait, comme si son regard acquérait quelque chose de subtil et d'aigu et que le dessin renaissait dans toute la précision et la méticulosité avec lesquelles, en l'an 1513, Albrecht Dürer l'avait gravé. Il l'avait achetée, bien des années plus tôt, dans une vente aux enchères, sous l'effet de ce désir de possession, soudain et irraisonné, qui le saisissait parfois devant un tableau, une estampe, un livre. Il l'avait disputée aux autres enchérisseurs, au point de haïr le plus tenace d'entre eux, et celui-ci la lui avait finalement abandonnée à un prix qui, correspondant à deux mois de son salaire, l'épouvanta presque au moment où il lui fallut payer. Un prix qui n'était pas seulement considérable par rapport à ses possibilités, mais à présent, dérisoire du fait de la vertigineuse croissance de l'inflation et de la valeur sans cesse plus élevée des œuvres de Dürer ou de tout autre graveur. Il l'avait emportée avec lui dans tous ses déplacements de bureau en bureau ; et il l'accrochait inmanquablement au mur qui faisait face à sa table. Mais de tous ceux qui, au cours de toutes ces années, étaient entrés dans son bureau, un seul (un ingénieux escroc acceptant jovialement le sort qui, à partir de ce bureau, allait faire de lui pour quelques années l'hôte d'une inhospitalière prison), un seul, donc, s'était arrêté pour le regarder et l'apprécier : l'apprécier *stricto sensu*, par rapport aux plus récents catalogues de marchands de gravures de Zurich et de Paris. » (1)

« Cette estimation l'avait un peu alarmé ; dans un soudain accès de mesquinerie, d'avarice, il avait décidé de la rapporter chez lui ; mais il oublia aussitôt sa décision. Désormais il s'était habitué à l'avoir en face de lui, durant ses longues heures de bureau. *Le chevalier, la mort et le diable*. Au dos de la gravure, sur le carton de protection, on lisait, tracé au crayon, le titre en allemand et en italien : *Ritter, Tod und Teufel ; Il cavaliere, la morte e il diavolo*. Et puis mystérieusement ; *Christ ? Savonarole ?* Le collectionneur ou le marchand qui s'était interrogé sur ces noms pensait peut-être que Dürer avait voulu symboliser dans le chevalier, l'un ou l'autre de ces personnages. »

« Parfois, en regardant la gravure, il en venait lui-même à se le demander. Mais à présent, la tête appuyée sur le bord du dossier sous l'effet de la lassitude et de la douleur, il la regardait en découvrant un sens au fait de l'avoir achetée quelques années plus tôt. La mort ; et là-haut ce château, inaccessible »

« Du fait des innombrables cigarettes qu'il avait fumées durant la nuit, la douleur de toujours avait perdu de sa consistance, de sa pesanteur, changeant sa couleur en celle d'un

supplice plus diffus. On pouvait- c'était ça- donner des noms de couleur aux diverses qualités de la [..]

D'un geste automatique, « en allumant une nouvelle cigarette, la douleur passa du violet au rouge de la flamme. La douleur devient une vague lente et dans son reflux, une vague grise et plombée. Les douleurs périphériques avaient le pouvoir d'atténuer la douleur centrale immense. Il prit, l'une sur l'autre, deux tasses de café serré. On dit que le café aiguille la douleur, mais le café lui donna la lucidité nécessaire pour les supporter. »

"La morphine est une belle chose, il faut en prendre quand on n'en peut plus, mais quel était le point où l'on n'en peut plus ? Il le déplaçait toujours plus loin comme une ligne d'arrivée : de la volonté en lutte avec la douleur, non par peur de l'accoutumance mais par un sentiment de dignité auquel il concourait le fait d'avoir passé de si longues années à défendre la loi et il ne réussissait pas tout à fait à voir la morphine sous les couleurs de ce qui est permis, loin des ténèbres de la transgression et du délit. Il repensa à Tolstoï racontant la mort d'Ivan Ilitch. Tolstoï avait écarté la morphine de son personnage et, pensant à ce récit, il se mit à chercher en lui-même des équivalences. La mort comme un quid, un quantum, qui tournait dans le sang, entre les os, les muscles, les angles, jusqu'à ce qu'elle trouve la petite anfractuosité, la niche, le berceau où exploser. Une petite explosion, une pointe de feu, une braise d'abord intermittente, puis d'une douleur continue, envahissante et qui croissait et qui croissait au point que le corps semblait ne plus pouvoir la contenir et elle se répandait sur tout alentour. Seule la pensée lui était hostile et remportait de petites victoires, des victoires momentanées. Mais il y avait des moments longs, interminables où elle fondait sur toute chose et déformait, obscurcissait tout. Sur tout plaisir encore possible, sur l'amour, sur les pages aimées, sur les souvenirs de bonheur. Car elle s'emparait même du passé : comme si elle y avait toujours été, comme si elle n'avait jamais eu un temps où elle ne fut pas présente, où l'on fut jeune, sain, le corps modulé par la joie pour la joie.

Il se produisait quelque chose de semblable à l'inflation, mais avec une atroce introversion : ce petit pécule de joie qu'on réussissait à amasser dans une vie, ce mal, sauvagement, le dévorait. Mais peut-être que dans le monde tout se produisait à l'instar de l'inflation, que la monnaie de vivre perdait chaque jour de sa valeur, la vie entière était une sorte de vide euphorique monétaire sans plus aucun pouvoir d'achat. La couverture or, du sentiment, de la pensée avaient été dilapidés. Les choses authentiques avaient désormais un prix inabordable et même inconnu...". »

1. Leonardo Sciascia. *Le chevalier et la mort*. Editions Fayard 1989

**La suite...vous la trouverez chez votre libraire**